

Des Black aux Yellow Blocks ? Généalogie et prospective d'une technique de combat

Éric Delbecque

DANS **SÉCURITÉ ET STRATÉGIE** 2018/4 32 , PAGES 34 À 39

ÉDITIONS **CERCLE DES DIRECTIONS DE LA SÉCURITÉ DES ENTREPRISES**

ISSN 2101-4736

DOI 10.3917/sestr.032.0034

Date de mise en ligne : 29/03/2024

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-securite-et-strategie-2018-4-page-34?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Cercle des Directions de la Sécurité des Entreprises.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Des Black aux Yellow Blocks ? Généalogie et prospective d'une technique de combat

Éric Delbecq, Directeur General adjoint de l'Institut pour la Formation des Élus Territoriaux I.F.E.T, auteur des *"Ingouvernables. De l'extrême gauche utopiste à l'ultra-gauche violente, plongée dans une France méconnue"* (Grasset).

L'univers des **black blocks** vient de loin : il dispose de sa galerie de faits d'armes, liés aux grandes dates de l'altermondialisme. Au sommet de l'OMC, le 30 novembre 1999, à Seattle, ils apparurent à la face du monde pour la première fois, bien que leur histoire soit plus ancienne. On les retrouve bien sûr à Gênes en juillet 2001, au Sommet des Amériques à Québec la même année, dans les mobilisations contre le G8 à Évian en 2003, durant le sommet du G20 à Toronto en 2010, puis lors de la grève étudiante au Québec en 2012, pendant le mouvement populaire NO TAV de protestation contre le projet de construction de la ligne Lyon Turin dans la vallée de Suse, ou encore dans le mouvement protestataire brésilien de 2013. Ils étaient aussi présents à San Francisco dans le cadre d'une manifestation contre la guerre en Irak en 2003, contre le sommet du G8 en Écosse en 2005 et contre celui de 2007 à Heiligendamm (les affrontements eurent lieu à Rostock : des vitrines de banques furent fracassées, une voiture de police vandalisée et un bureau de Caterpillar incendié ; au total, on compta 400 policiers blessés). On les voit encore agir à l'automne 2008 à l'occasion du sommet de l'Union européenne sur l'immigration à Vichy, puis le 6 décembre en Grèce, après la mort d'un jeune anarchiste de quinze ans (Alexandros Grigoropoulos, tué par la police à Athènes). Intense activité en 2009 : ils perturbent les sommets de l'OTAN à Strasbourg (c'est leur véritable acte de naissance en France) et du G20 à Londres en avril, à Pittsburgh en septembre, puis la conférence de l'OMC à Genève en novembre. En 2010, à Vancouver, ils agissent au sein d'une manifestation contre les Jeux Olympiques dans le contexte d'une campagne intitulée « Pas de Jeux sur les terres volées aux autochtones ! ».

Une genèse anarchiste autonome

Quelle est l'origine des *black blocks* ? Ils naquirent dans la République fédérale d'Allemagne, à

Berlin-Ouest, dans les années 80. Ils sont les descendants du mouvement des « Autonomes »¹ (les Autonomes), lui-même calqué sur le mouvement italien « Autonomia », né dans les années 60-70². Ces activistes allemands furent les premiers utilisateurs des méthodes des *black*

1 Ils seraient nés à Brême le 6 mai 1980.

2 À la même époque émergea le mouvement des Weathermen aux États-Unis (articulé sur l'antiracisme et la lutte contre la guerre du Vietnam et Provo (anarchiste) aux Pays-Bas.

blocks. Culturellement et idéologiquement, ils s'inspiraient du courant punk, de l'anarchisme, du marxisme-léninisme, du féminisme radical et de l'écologisme. On les qualifie parfois d'enfants de la tradition anarcho-punk. Comme un « Schwarze block » contemporain, les Autonomes refusaient toute hiérarchie, ne reconnaissaient aucun chef : ils voulaient, « ici et maintenant », une politique égalitaire et participative. Parmi leurs actions emblématiques, il convient de citer les « grèves de paiement de loyers », c'est-à-dire la création de squats, à la fois conçus comme lieux d'habitation et d'animation. Ce qui veut dire des logements, mais aussi des librairies militantes (infoshops ou info-kiosques, ce dernier nom constituant aujourd'hui un site de ressources documentaires téléchargeables³), des cafés, des salles de concert et d'exposition, des lieux d'assemblées publiques. Les Autonomes occupaient à l'occasion des universités (on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec les blocages intervenus dans les établissements universitaires d'avril à juin 2018). Ils affrontaient volontiers des policiers et s'équipaient de vestes de cuir noir, de casques de moto, de boucliers artisanaux, de bâtons et de divers projectiles. On ne sait pas exactement quand la formule de « black block » a vu le jour (au début des années 80, mais impossible de déterminer si la paternité en revient aux forces de l'ordre ou aux Autonomes). Les modalités de diffusion du modèle sont plus claires. Elle s'est faite à travers le réseau de la contre-culture punk et d'extrême ou d'ultra-gauche, via des fanzines, des contacts personnels et des tournées de groupes de musique.

3 <https://infokiosques.net/>

4 *Les black blocs. La liberté et l'égalité se manifestent*, Lux éditeur, 2016.

5 DUPUIS-DÉRI Francis, *op. cit.*

Une tactique en phase avec la société du spectacle

Les *black blocks*, ce sont les anarchistes qui en parlent peut-être le mieux. C'est la raison pour laquelle il faut écouter attentivement Francis Dupuis-Déri. Cet universitaire et militant anarchiste, professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), a écrit un livre fort instructif⁴ sur ses camarades « d'ultra-gauche » habillés et cagoulés en noir (sweat à capuche et foulard sur la bouche), équipés de lunettes de protection et de masques à gaz, parfois en rangers. L'un de ses principaux apports à la réflexion sur le sujet consiste à reconnaître la dimension esthétique et médiatique du phénomène. Précisons qu'un *black block* en action se caractérise par des drapeaux noirs – ou rouges et noirs, parfois simplement rouges ornés de la faucille et du marteau – et des banderoles frappées de slogans anticapitalistes flottant au vent, des jets de bouteilles et de cailloux, des cocktails Molotov qui traversent l'air en direction des forces de l'ordre. On fracasse des vitrines et l'on barbouille de graffitis des devantures de magasins ; « ces mises en scène, écrit-il, sont captées avec enthousiasme par les médias depuis la « bataille de Seattle » du 30 novembre 1999, en marge d'une rencontre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). [...] L'action de type *black bloc* relève donc en grande partie de la société du spectacle et tente d'instituer un contre-spectacle, qui entretient, il est vrai, un certain rapport de dépendance envers le spectacle officiel et les médias privés ou publics »⁵. Nous reviendrons sur cette question, mais il faut déjà garder à l'esprit que ces troupes de choc en noir alimentent elles aussi la société du spectacle, en toute connaissance de cause.

Le deuxième point central concerne la définition du *black block* : il ne constitue aucunement une organisation internationale permanente aux multiples sections nationales. Le concevoir comme une espèce de pyramide bureaucratique n'a aucun sens. Expression de l'âge des réseaux, on doit l'appréhender comme une tactique, un mode d'action collective visant à manœuvrer en groupe à l'intérieur d'une manifestation (la technique dite du « coucou », cet oiseau qui pond dans le nid des autres), chacun des « combattants » gardant son anonymat grâce à un masque et des vêtements noirs. Par conséquent, les journalistes commettent un abus de langage lorsqu'ils évoquent le « mouvement *black block* » ou rendent compte de leur action en les considérant – explicitement ou inconsciemment – comme une structure dotée de chefs, de lignes hiérarchiques, de directives structurées en amont et de projets stratégiques. Certes, une intention idéologique anime les participants : « Le port d'un masque et d'habits noirs – en particulier le chandail de coton à poche ventrale et à capuchon, souvent désigné comme un « kangourou » ou un *hoody* – sont les instruments de cet anonymat. [...] L'objectif premier d'un *black block* est d'indiquer la présence, dans la manifestation, d'une critique radicale du système économique et politique »⁶. Toutefois, la pureté doctrinale, l'orthodoxie idéologique, n'occupe aucunement l'esprit de ceux qui enfilent l'uniforme noir. Les drapeaux communistes et anarchistes côtoient d'ailleurs ceux de l'ALF (Animal liberation front : les animalistes défendant brutalement les animaux). À partir d'une revendication politique floue, naviguant entre l'extrême-gauche et l'altermondialisme, l'anarchisme et le communisme, ils satisfont d'abord et avant tout un besoin de contestation violente de la société dans laquelle ils vivent, mais aussi un goût prononcé pour la « castagne ».

6 DUPUIS-DÉRI Francis, *op. cit.*

7 Éditions La Fabrique, 2007.

Répetons-le : les vêtements, la capuche et le masque noirs visent évidemment l'anonymat et le repli rapide et efficace, furtif, dans la masse du *black block*. Emportant et cachant tout leur attirail dans leur sac-à-dos, ils se changent en plein milieu de l'événement et enfilent de nouveaux leurs habits « civils » lorsqu'ils doivent évacuer. Ce sont des « kidnappeurs de manifestations », pour reprendre la formule d'Alain Bauer. Ils surfent sur le rassemblement, qui n'est finalement pour eux qu'un prétexte. Au moment de la manif, le travail d'identification immédiat des policiers devient impossible ; ensuite, aucune surveillance *a posteriori* n'est envisageable puisque les forces de l'ordre et les médias ne disposent pas d'images exploitables.

En fin d'action, les « black soldiers » se dispersent, changent de vêtements, retirent leurs masques et s'éloignent incognito en se mêlant à la foule. Cela même que prône le Comité Invisible dans *L'insurrection qui vient* : « Quand les gauchistes de tous pays ne cessent de « visibiliser » leur cause – qui celle des clochards, qui celle des femmes, qui celle des sans-papiers – dans l'espoir qu'elle soit prise en charge, ils font l'exact contraire de ce qu'il faudrait faire ». Il faut cultiver l'anonymat, la conspiration, « l'action nocturne ou cagoulée », sans leader, sans revendication et sans organisation visible. Il s'agit en revanche de parler, d'agir et de nouer des « complicités »⁷. Aucun profil type de l'homme ou de la femme derrière la cagoule ou le masque. Des mineurs nés en 2002 côtoient la génération venue au monde en 1992, mais aussi quelques cinquantenaires... Socialement, des étudiants côtoient des chômeurs ou des employés précaires. Contrairement à ce que l'on entend parfois, les *black blocks* comprennent aussi des femmes.

Ils utilisent des armes par destination qu'ils trou-

vent sur place le jour de la manifestation lors de laquelle ils agissent (mobilier urbain, pavés), mais en dissimulent également, lors de repérages préalables, sur le parcours prévu d'une mobilisation. Ils se servent de marteaux, de lance-pierres, de burins, de brise-vitres, de bâtons maniés comme des battes de base-ball, de boules de billard, voire de pioches et de petites haches. Il arrive également qu'ils les apportent dans leur sac-à-dos. Ils fabriquent par ailleurs quelques instruments eux-mêmes : engins incendiaires, banderoles renforcées avec des clous et des vis. Beaucoup se munissent de gants en cuir pour éviter les brûlures causées par les lacrymogènes lorsqu'ils les ramassent pour les renvoyer vers les forces de l'ordre.

Comment s'organisent-ils ? Sans chefs ni hiérarchie, ils forment un modèle de coordination décentralisée. Ils agissent par petits groupes et se coordonnent à l'aide de téléphones portables bon marché à usage unique (le temps de l'opération) et de messageries instantanées cryptées, WhatsApp ou Telegram. Facebook n'est qu'un moyen d'appeler au regroupement pour faire nombre (ils y promettaient « une journée en enfer » pour le 1^{er} mai 2018 à Paris), ainsi qu'un instrument de guerre de l'information. Ils savent que la police patrouille sur les réseaux sociaux et ne partagent donc aucune donnée confidentielle, voire s'en servent comme un outil de désinformation.

Certains se connaissent bien, en dehors des « événements » (c'est pour cette raison que la police parvient à infiltrer certains réseaux). Ce qui autorise une transmission d'informations plus sûre, elle-même recommandée par le Comité invisible, lequel invite les activistes à se rendre visite et à éviter de dévoiler leurs contacts dans le cybermonde⁸.

En 2001, dans un communiqué⁹ au sujet des

tactiques et de l'organisation, des membres de *black blocks* fournissent quelques éléments de décryptage de cette tactique et s'autorisent quelques recommandations. Un *black block* se divise en « groupes d'affinité » (une formule héritée de l'anarchisme espagnol), chacun comprenant entre trois et dix personnes. C'est la cellule de base des actions. Ces groupes s'agrègent en brigades (de cinq à dix groupes d'affinité). Il est suggéré d'agir en brigades spécialisées : brigades de lignes de front (défensives) portant les boucliers ou les pièces lourdes de protection (bannières renforcées), brigades offensives, patrouilles de reconnaissances, brigades anti-propriété, unités de premiers soins (les « street medics »), brigades de soutien, groupes d'animation sonore, brigades de frappes préventives, etc. Ceux qui lancent des projectiles s'abritent derrière des camarades des brigades de lignes de front, tenant les banderoles de protections. Des brigades de réserve peuvent servir à opérer l'exfiltration de groupes encerclés par les policiers. Il est recommandé de faire encadrer le bloc par quatre brigades périphériques (avant, arrière, gauche et droite), facilitant sa sécurisation et faisant office de point de ralliement grâce à ses drapeaux.

Les plus expérimentés militent pour que des groupes d'affinité mènent des actions clandestines de sabotage des moyens de force de sécurité (notamment les véhicules) juste avant les manifestations. Objectif compliqué à atteindre, mais qui en dit long sur la résolution des activistes les plus entêtés. Une articulation optimale des opérations reposerait sur des comportements classiques de désobéissance civile couplés à des actions violentes. Une assemblée générale est censée rassembler les membres du bloc avant l'événement. Néanmoins, la chose semble difficile à réaliser lorsqu'elle atteint plusieurs

8 Cf. Comité Invisible, *L'insurrection qui vient*, La Fabrique éditions, 2007.

9 <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/Les-Black-Blocs,386.html>

centaines de personnes. Durant « l'offensive », on conseille d'améliorer la coordination en transformant les porte-paroles élus des groupes d'affinité en conseillers tactiques (dits « a-tacs »). La problématique centrale semble de ne pas virer à l'organisation hiérarchique : il convient d'en rester à une « structure démocratique de commandement tactique ». Si le principe de base du *black block* consiste à demeurer un rassemblement compact entouré de bannières défensives, de l'intérieur duquel des lignes d'éléments offensifs lancent des projectiles, « l'essaimage » (ou *swarming*) semble encouragé. Il se définit comme la dispersion (ou plutôt la projection) de groupes d'affinités ou de brigades en dehors du magma central pour mener des actions directes. Une fois réalisées, les unités « en opération » regagnent le bloc.

Les objectifs

Quels sont les objectifs du *black block* ? Profiter d'un rassemblement pour le prendre en otage, le détourner de son objectif initial afin d'y substituer une démonstration de force. Il s'agit de rendre visible une critique brutale du système politique et économique, de l'État et du capitalisme (et donc des instances et grands rendez-vous internationaux : FMI, Banque mondiale, OMC, Union européenne, G8, OTAN, etc.). D'où, cette appellation de technique du coucou : le bloc s'installe dans un mouvement social, une manifestation, un événement où sa présence n'a jamais été souhaitée par la majorité des participants, puis il la parasite. Il prend ses aises et pond ses œufs dans le nid des autres... Il n'exprime aucune revendication, il se met en scène et témoigne de l'existence d'une contestation radicale, violente, de toute forme de pouvoir, du refus de n'importe quel réformisme ou compromis avec l'ordre existant (ce qui explique leur haine des formes les

plus variés de sociaux-démocrates, de Hollande à Mélenchon en passant par la CGT). Il n'appelle pas à la Révolution ailleurs et pour demain, mais encourage ici et maintenant l'émeute, l'insurrection permanente. En voici une preuve : « Nous n'attendons pas le Grand soir ; nous voulons dépasser les plaisirs normés et les peurs que ce vieux monde nous impose, et c'est bien parce que nous vivons dans un monde monotone et effrayant, composé de devoirs, de « droits », de supermarchés et de flics, que le détruire se doit d'être jouissif ». (Communiqué *black block* après Gènes)

Les participants des *blacks blocs* les plus structurés idéologiquement imaginent contribuer à une fragilisation progressive du pouvoir, à une déstabilisation graduelle (à l'image des effets d'un poison lent), capable à terme de mettre à bas toute volonté et tout appareil de domination. C'est une sorte de lutte à coups de *flash-mobs* (mobilisations éclairs) sauvages contre les « maîtres du monde » (une expression employée par cette mouvance). Un *black bloc* a aussi vocation à montrer la colère et à la rendre spectaculaire, ce qui autorise sa médiatisation. Ajoutons qu'il cherche, le temps d'un événement, à créer une « Zone d'autonomie temporaire » (TAZ en anglais), c'est-à-dire un espace qui échappe au contrôle de l'État et à l'empire du capitalisme.

Dès lors, pour un *black bloc*, tout peut être une cible. Tout ce qui concourt, selon le nuage doctrinal qui en unit les atomes (et qui va bien au-delà du clin d'œil iconographique à Che Guevara, Mao ou Castro), au bon fonctionnement « des domi-nations étatiques, capitalistes et patriarcales : banques, distributeurs de billets, agences immobilières, concessions automobiles, stations essence, agences de voyages, panneaux publicitaires, (en particulier, mais pas seulement, ceux

utilisant le corps des femmes comme des vecteurs de marchandisation), etc. » On dépasse de loin la focalisation sur les grandes marques représentatives du capitalisme : Starbucks, Gap, Nike, McDonald's, Warner ou Levi's se situent sans doute au centre des viseurs d'un bloc noir, mais il reste toujours de la place pour d'autres...

En regard de ce qui précède, on comprend aisément que ce mode de combat qu'est le *black block* s'applique certes en milieu urbain, mais sait se délocaliser à la campagne... On le retrouve donc sur les ZAD de Notre Dame des Landes et Sivens.

Yellow blacks?

Le mouvement des Gilets jaunes permet une nouvelle fois aux *black blocks* de s'exprimer. On voit se déployer une fois de plus une prise en main d'une contestation sociale lors de ses expressions opérationnelles (dans la rue), sur le mode de l'infiltration : se situer à l'intérieur d'un rassemblement pour mieux agir, déchaîner une violence spectaculaire contre les biens et pousser à la faute les autorités. Toujours se laisse apercevoir le désir de provoquer un dérapage qui permettrait de délégitimer les forces de l'ordre. Durant quelques heures, les *black blocks* entendent créer une « zone d'autonomie temporaire ».

Faut-il prendre acte parallèlement de la naissance de *Yellow Blocks*, puisant dans une frange « radicalisée » de Gilets jaunes ? Disons plutôt qu'une frange d'individus violents a trouvé dans le port du gilet jaune un prétexte facile à leur déchaînement de brutalité. Sans ce mouvement, ils auraient trouvé un autre alibi... On peut défiler et contester sans brûler et ravager... En revanche, on voit effectivement se diffuser un mimétisme des modes d'action. Pour résumer de façon un peu forte, disons que les *black blocks* font des émules et recrutent d'abord par la puissance visuelle et donc médiatique de leur choix tactique. Ils n'ont

jamais caché leur philosophie sous-jacente : il faut maintenant savoir en tirer un certain nombre de conséquences opérationnelles. ■

Eric Delbecque,
Directeur général adjoint de l'Institut pour la Formation
des Élus Territoriaux I.F.E.T